

Le texte ci-dessous est celui d'une des chroniques déjà données par Ralph Nataf dans *la Parole du Bonhom*. Retrouvez la chronique de Ralph, chaque mois et bien sûr, le jeudi suivant, et en intégralité, à la Maison du conte et des histoires.

Je ne juge pas mes personnages



Khalid K et Ralph Nataf

Quand je raconte, j'essaie aussi souvent que possible de désamorcer en moi tout jugement envers mes personnages.

Car les fois où je me laisse aller à juger un personnage, je sens qu'immédiatement, je me ferme à lui. Ma parole alors s'assèche. Elle décrète de façon péremptoire ce qui est bien et pas bien, ce qu'il faut faire et ne pas faire, elle n'est plus chargée des reflets savoureux du monde, une métaphore, elle en devient un code de bonne conduite. Elle perd sa dimension symbolique pour se réduire à une leçon de morale.

Quand je me coupe ainsi de l'un des personnages, je m'exclus irrémédiablement de l'histoire et je me condamne à la raconter de l'extérieur. Je perds toute finesse. Et mon propos devient caricatural. Or si les personnages d'un conte sont souvent extrêmes, ils ne gagnent rien à être caricaturaux.

Quand au contraire, je parviens à désamorcer en moi ce réflexe du quotidien – rappelons que consciemment, ou inconsciemment, nous passons notre temps à juger intérieurement tout et tous : les autres, soi-même, les actes; les propos... nous sommes un vrai tribunal ambulancier – donc, quand j'arrive à ne pas juger, je m'élève, j'élargis ma perception de moi, des autres, du monde et de la vie, et ma parole se rouvre. Elle redevient humaine, sensible, précise, pleine de nuances et de finesse. Elle n'est plus la parole qui condamne, elle redevient celle du témoin qui dit les choses telles qu'il les a perçues avec le plus d'honnêteté possible. Elle se libère de son côté péremptoire, pour redevenir une parole de partage.

Est-ce à dire que je n'exprime pas mon ressenti du personnage ? que je tais mes sentiments à son égard ? que je tenterais de trouver une inaccessible neutralité ? Au contraire : je vais exprimer ce que je ressens du personnage. Mais ce ressenti se situe sur un autre plan que le jugement. Il consiste à faire vivre le personnage à partir de la perception subjective que j'en ai, à donner à goûter sa présence. Comme pour tout autre personnage.

Si par exemple, un personnage est très brutal, au lieu de le lui reprocher indirectement, en sous-entendant que je désapprouve ses comportements, je vais simplement donner à sentir sa brutalité. Je lui laisse vivre ce qu'il a à vivre, son parcours et je laisse le spectateur se faire ses propres commentaires, et surtout son propre sentiment du personnage. Mais je laisse aussi l'histoire lui régler son compte.

Si encore de nombreuses personnes voient dans les contes des outils pour véhiculer des valeurs moralisatrices, et pour nourrir une vision de l'éducation basée sur une division simple de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas, je rejoins beaucoup plus Luda Schnitzer quand elle écrit dans son livre : "ce que disent les contes", "les contes sont plutôt des leçons de choses". Ils donnent à voir la portée des actes, leurs conséquences. Ils rendent visible la chaîne des causes et des effets.

Alors que dans la vie, souvent nous n'avons pas conscience de nos attitudes, et encore moins de leurs conséquences, (par exemple, on n'arrête pas de faire des reproches à quelqu'un et on s'étonne ensuite que la personne nous fasse la tête, ou soit complètement bloquée...) dans les contes les personnages trouvent dans l'histoire la sanction de leurs attitudes. Si la jeune fille qui va puiser de l'eau à la fontaine rabroue avec agressivité la fée, des crapauds et des scorpions sortiront de sa bouche. On peut voir cela, comme une leçon de morale, et dire qu'elle s'est mal comportée et qu'elle en est bien punie. Mais on peut le voir aussi, et je trouve de façon plus subtile, comme une métaphore, qui donne à voir que nos paroles sont en lien étroit avec nos attitudes. Et que si nos attitudes sont brutales, sans respect, ce qui sort de notre bouche est de la même nature. Si je raconte dans un état d'esprit moralisateur, je raconterai la fin comme une punition (en sous-entendant qu'elle l'a bien cherché et que c'est bien fait pour elle, na !). Si je le raconte au contraire comme ce que Luda appelle une leçon de chose, je le raconterai comme une sanction découlant de l'attitude. Sa conséquence directe.

Si le conte nous rend ainsi visible cette chaîne des causes et des effets, c'est pour deux raisons : la première, c'est que les conséquences suivent l'acte peu de temps après, au plus tard à la fin du conte. C'est-à-dire bien souvent, dans les cinq ou dix minutes, dans la demi-heure ou dans l'heure qui suit. Tandis que dans la vie, certains de nos comportements ne trouvent leurs conséquences que bien des semaines, des mois, des années plus tard. Voire jamais.

La deuxième raison c'est qu'il raconte la vie de personnages qui ne sont pas nous, mais qui sont des métaphores de nous-même, comme nos propres reflets dans l'eau. Ne nous pointant pas directement du doigt, il nous laisse disponibles (dégagé du soucis de nous-même) pour mesurer avec plus de lucidité les comportements absurdes ou

inadaptés du personnage, que les nôtres propres (ce que dans les nouvelles pédagogies on appelle les stratégies du détour).

Le conte est construit selon un équilibre des forces. Et si les comportements sont souvent très violents, (voir ce que les belles-sœurs de Cendrillon lui font subir tout au long de l'histoire), les sanctions sont parfois terribles (voir le sort qui leur est réservé dans les versions traditionnelles, où les oiseaux qui sont sur les épaules de Cendrillon leur crèvent les yeux lors du cortège nuptial). S'il n'est pas toujours facile de raconter sans juger les personnages, il n'est pas forcément plus aisé d'assumer l'extrême sévérité de certaines sanctions. C'est en mesurant justement le poids de ces comportements, et en cherchant l'équilibre des forces, que l'on peut trouver le courage d'assumer cette sévérité qui est d'autant plus extrême qu'elle s'applique dans le monde des symboles et des métaphores, où tout est à la démesure des vécus émotionnels.

dans sa globalité, dans sa complexité, à travers de nombreux paramètres : son atmosphère, ses attitudes, ses réactions, sa façon de parler... je fais sonner ces différentes bribes de lui-même à travers mes tons de voix
J'esquisse ainsi par bribes tous ces éléments à travers mon ton de voix, des micro attitudes, de
que je le rejette, je me condamne

Tout d'abord, parce que le jugement creuse une séparation entre celui que je juge et moi-même. Ce jugement établit même un mur qui me coupe de mon personnage.

Quand je donne des formations, je conseille souvent de ne pas juger ses personnages. Aujourd'hui, je souhaite parler des raisons qui me poussent à prodiguer ce conseil.

Voyons déjà ce qu'induit le jugement d'un conteur sur son personnage. Nous envisagerons ensuite ce que permet le choix de ne pas juger un personnage. Et pour finir, nous réfléchir sur les moyens de cultiver cette attitude de non jugement.

je lui reproche d'être ce qu'il est et de faire ce qu'il fait. Or, j'ai besoin que mon personnage soit ce qu'il est et fasse ce qu'il fait, pour que mon histoire soit bien celle que je raconte. Donc ce serait une attitude où je reprocherai ce qui est nécessaire à mon histoire.

Quand j'aborde un conte, pour le travailler, le raconter, je désamorçe en moi le désir de jugement. Juger, c'est établir une frontière étanche entre l'autre et soi. C'est sous-entendre que l'on n'est pas comme l'autre. C'est refuser en soi la part qui peut ressembler à l'autre,

Ce qui me permet : d'être en relation étroite et intime avec le personnage. De le percevoir avec beaucoup plus de finesse. Le rejet de ce personnage me condamnerait à ma propre exclusion de son univers.
Comme il me représente, dans l'une de mes facettes, le jugement étant une forme de refus, de rejet

Quand je raconte, je ne juge pas mes personnages. Un auteur a dit un jour : juger empêche de comprendre. Or, mon conte a besoin que je comprenne chacun de mes personnages, pour qu'ils puissent tous exister avec autant de vérité et de présence dans ma parole. Or que je le veuille ou non, sitôt que je juge un personnage, je l'exclus de moi, de ma parole. Mon jugement lui refuse le droit de vivre librement et pleinement. Et mon conte s'affaiblit d'autant. Ma parole se désincarne.

Est-ce à dire que je n'écoute pas ce que je ressens ?

Au contraire : mais je ne me laisse pas réduire mon ressenti à une vision simpliste et dichotomique du genre : j'aime/j'aime pas : tel personnage, tel autre. Tel comportement ou tel autre. Mais j'apprends à ressentir plus en finesse.

Quand je juge, j'exclus ; et donc ma parole devient radicale, caricaturale, elle perd de sa finesse, de ses nuances.

Les différents éléments :

Moraliser : faire une leçon de morale

Jugement : réduction de la complexité de la vie en une vision à 2 dimensions (bien/mal)

Apparence de dichotomie : dans les contes, beaucoup été écrit dans cet esprit-là

Me coupe du personnage > m'exclus de lui, m'empêche de le comprendre

Besoin de comprendre chaque personnage pour le faire vivre, lui accorder une vraie place

Comprendre ne veut pas dire justifier (c'est sentir les rouages intimes qui conduisent l'action)

Parole jugente perd toute sa finesse > caricature des personnages

Pas écouter mon ressenti ? > je l'écoute sans nier la complexité

Je fais confiance à l'esprit critique du public + à ce que dit le conte

Je me reconnais dans chacun des personnages

Si je condamne le personnage, je vais empêcher le public à l'identification du personnage

Pas de reproche > j'ai besoin que le personnage soit ce qu'il est et fasse ce qu'il fait

Idées en Vrac :

Juger ne permet pas de comprendre. Juger un comportement, c'est se condamner soi-même à ne pas pouvoir le comprendre.

Quand je juge, je me ferme. Je ne peux présenter mon personnage que de façon caricaturale, sans finesse. Les personnages sont extrêmes mais pas caricaturaux.

C'est comme dans certains films, où l'on identifie tout de suite le méchant.

Comprendre ne veut pas dire justifier

La sanction tombe > il faut assumer la brutalité de la sanction quand elle se présente

Dissocier sanction et punition

Que faire du terme marâtre ? quand les personnages sont qualifiés de "méchante sœur" par exemple

Avoir le cœur assez grand pour accueillir le monde dans toutes ses dimensions.

Accorder le droit à tous mes personnages à exister pleinement. Sous peine de les sentir en soi

Si l'on repart de l'idée que les différents personnages d'un même conte sont les différentes facettes d'une même personnalité, notre rôle est d'inviter à intégrer ces différentes facettes, plutôt qu'à les refuser, les rejeter.

Si je ne juge pas mes personnages, je permets à tout le monde de se reconnaître dans chacun des personnages.

Leur reconnaître le droit d'être ce qu'ils sont, et de faire ce qu'ils font...sans eux l'histoire n'existerait pas. Et quand je les juge, à mon insu, je ne leur accorde pas une vraie place dans mon imaginaire, et donc pas dans ma parole : quand je les nomme, ils sont réduits à une suite de mots, colorés de jugements péremptoirs.

Mais ce n'est pas facile de ne pas juger. Nous sommes tellement habitués à juger au quotidien, les autres et soi-même...nous sommes un tribunal ambulante, où l'on n'arrête pas d'émettre, au moins en nous-même, des jugements sur tout et sur tous, il nous est presque douloureux de devoir renoncer à ce réflexe.

Mais si je juge mes personnages, ma parole devient moralisatrice. Elle perd sa dimension symbolique, pour se faire leçon de morale. Elle n'a plus la capacité à dire avec intelligence le monde dans sa complexité, car elle se fait réquisitoire.

Je ne sais plus quel est l'auteur qui dit : quand on juge, on ne comprend pas. Or, ma parole se doit de comprendre le monde, pour pouvoir en être un témoin.

Mais comment ne pas juger des personnages dont les actes me semblent si condamnables ?

Dans la vie, pour ne pas juger quelqu'un, je tâche de ne pas confondre la personne et ses actes. Mais dans le conte, les personnages existent à partir de leurs actes et de leurs propos.

Et bien, je trouve ma capacité à ne pas juger un personnage, dans sa nature artistique, métaphorique, poétique. C'est ma conscience qu'il est partie intégrante de l'œuvre d'art, qu'il lui est nécessaire, qu'il la nourrit... qui me donne la force de renoncer à le juger.

Renoncer à le juger ne veut pas dire amoindrir la sanction que le conte lui réserve. C'est ne pas en faire une vengeance personnelle, c'est ne pas exprimer que c'est bien fait pour lui.

Les contes donnent à voir les conséquences des actes. Et quand ces conséquences sont très violentes, c'est que les actes l'ont été. Car les contes sont constitués de forces qui s'équilibrent. C'est comme une équation dont le total serait zéro. Encore faut-il que j'assume la brutalité de la sanction envers le personnage, comme j'ai eu à assumer la brutalité, ou la cruauté de ses actes. Alors, en gardant ce recul non jugeant dans un sens comme dans l'autre, je laisse l'alchimie du conte trouver son point d'équilibre par sa résolution.

R. N.